

ALLEMANDS

AU CIMETIÈRE MILITAIRE ALLEMAND DE LENS - SALLAUMINES:
PAUL MAUK, L'ENFANT SOLDAT

Ph. Collecta Volkshand Deutsche Kriegsgräberfürsorge e.V.

Paul, 14 ans, volontaire appartenant au N° corps du régiment d'infanterie 113 (5^e régiment de Bade situé à Freiburg) « remarqué pour son humour, son ardeur et son talent de tireur ».

L'ENFANT dort, entouré de ses 15 645 camarades. Au bout du cimetière de Lens - Sallaumines, dans le carré réservé aux militaires allemands, est enterré le plus jeune engagé de toute la Grande Guerre. Paul Mauk n'avait que 14 ans. Le 6 juin 1915, une balle perdue lui a arraché l'avant-bras et a mis le feu aux munitions qu'il portait en poche. Il est mort le lendemain, « sans une plainte ».

La guerre a éclaté l'année de sa communion. « Paul Mauk était un jeune homme ouvert qui ne cachait pas ses sentiments », décrit Ernst Jünger*, essayiste et romancier allemand. « Il était d'une bonté naturelle, dit encore l'écrivain allemand, et d'une gaieté sans ambages ». Quand il était petit, Paul voulait devenir médecin « pour soulager les hommes et rendre service ».

L'enfant aimait les fleurs... mais aussi les histoires de bataille. Celles de Felix Dahn en particulier et surtout le roman « Combat pour Rome », dont le personnage Tolita était son héros préféré. Paul Mauk était le

sixième d'une famille de huit enfants. Né le 19 juillet 1900 dans un village de la Forêt Noire, il a grandi « entouré d'amour » à Freiburg. Il nourrissait des liens très affectueux avec Walther son frère aîné seulement d'une petite année.

Dans leur costume de communiant

Quand la guerre a été déclarée, les jeunes gens « conscients de leurs responsabilités » se sont inscrits à la caserne 113... Pour cacher leur grande jeunesse et avoir l'air sérieux, ils ont endossé leur costume de communiant. Ils étaient bien bâtis et mûrs, aussi, il ne leur aura pas été trop difficile de tricher sur leur âge... Les deux frères ont obtenu le certificat d'aptitude pour toutes les armes à feu et ont rejoint les compagnies de réserve. Après une formation dure et sévère dans la IV^e compagnie, ils sont envoyés dans la III^e « où Paul est remarqué pour son humour, son ardeur et son talent de tireur ». Au sein de cette compagnie, quand vint l'époque de Noël, les frères Mauk s'occupèrent du sapin, des cadeaux et des surprises pour leurs camarades. L'enfance n'était pas si loin...

C'est au printemps 1915 qu'ils ont posé le pied, pour la première fois sur un champ de bataille. Paul avait « conscience de faire partie de ceux qui vont contribuer à l'avenir de la patrie, de faire corps avec l'histoire mondiale ». Le régiment d'infanterie badois 113, auquel ils appartenaient alors, avait vu tomber Saarburg, la Lorraine et la région de Toul. L'objectif suivant était la colline de Lorette. C'est là, dans un local de repos, qu'ils ont retrouvé par hasard Karl leur grand frère; l'homme était blessé. Karl avait un rôle de conseiller et donnait des informations sur les fronts. À ses petits frères et aux autres soldats volontaires, il a relaté les combats âpres et tragiques des tranchées. Cela n'a pourtant pas suffi pour décourager le petit Paul qui est reparti aux affrontements, « avec toute son ardeur ». Meurchin, Wingles, Hulluch, Béthune... l'adolescent était de tous les combats. « Son ego viril frémissait dans une fierté jubilatoire... » raconte Ernst Jünger. Mais dans le quartier d'ortoir, Paul était aussi de tous les jeux...

« Il était fasciné par les lumières »

Le 9 mai 1915, en passant sous des barbelés, Paul Mauk a été blessé à

la tempe par un éclat de grenade. Difficile cependant de lui faire quitter le champ de bataille! « Il était fasciné par les lumières qui reliaient le monde des tranchées au Niemandland! Il lui semblait que les silhouettes y étaient fantasmagoriques. » Impossible de le garder longtemps en convalescence à l'infirmerie... Ôtant lui-même son bandage blanc, il a vite rejoint ses camarades auprès desquels il disait partager « le même destin, la même misère, mais aussi les mêmes joies, la même fierté ». Avec sa troupe, il s'est dirigé vers Liévin pour remplacer le régiment d'infanterie 112. Pendant toute une journée, la IV^e Compagnie a subi les feux des Français et a perdu beaucoup d'hommes. Le soir du 6 juin, alors que Paul avait été relevé et se trouvait dans un petit fossé non loin de la ligne de tranchées, une balle perdue lui a touché le bras et enflammé les munitions qu'il gardait dans la poche. Ses blessures étaient cruelles. Son frère, touché lui aussi, ne pouvait l'aider.

En toute hâte, Paul Mauk a été transporté vers le poste d'infirmerie du 1^{er} bataillon à Liévin. Conscient de son état critique, l'adolescent ne se plaignait pas. À son frère en pleurs, « il parlait calmement de sa blessure », raconte Ernst Jünger et gardait « la fierté sereine d'un homme qui prend son destin en main. » L'enfant soldat est resté digne devant la mort. Le soleil du matin du 7 juin 1915 « a salué un dormeur paisible (...) dont les lèvres dessinaient le sourire dans l'éternité. » Le garçon a été enterré au cimetière militaire allemand de Lens - Sallaumines. La nouvelle de sa

mort est arrivée dans son village et à son frère Karl, devenu lieutenant du régiment des chasseurs. L'homme laissera, lui aussi, la vie sur un champ de bataille, le 7 avril 1918. Dans ses affaires, un poème sera retrouvé. Il chante le petit Paul. « Mon frère, mon bien-aimé frère

Laisse-moi voir encore la clarté de tes petits yeux
Plus vif et gai, j'irai soutenir le prochain combat
Avec le véritable courage du soldat allemand (...) »



Photo M.-Pierre Griffon

Paul repose au cimetière militaire allemand de Lens - Sallaumines, dans la rangée II, tombe 268.

*Die Unvergessenen (Les Inoubliables) de Ernst Jünger. Paul Mauk, de Walter Schmidt.

avec la nature

Communion

Le cimetière militaire allemand de Lens - Sallaumines a été créé à l'automne 1914 par les troupes allemandes. Il a été nommé « Cimetière de Lorette » ou « Cimetière du XIV^e corps d'armée » car c'est là qu'ont été inhumés la plupart des soldats tombés au cours des combats, menés autour des hauteurs de Lorette. Sont venus ensuite s'ajouter les morts au combat de la

région de Lens. En 1917-1918, un tir d'artillerie allié a détruit complètement les lieux. Les autorités françaises les ont reconstruits après la guerre.

En 1926, après un accord passé avec les autorités militaires françaises, le Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge - le service d'entretien des sépultures militaires allemandes - a entrepris l'amélioration de l'état de la nécropole. Cette association privée qui compte plus d'un millier de membres et 150 employés pour le seul sol français, est toujours responsable aujourd'hui de l'entretien des cimetières allemands à

l'étranger. 90 % de ses ressources financières viennent de dons et de cotisations.

La plupart des cimetières militaires allemands se fondent littéralement dans leur environnement.

Un peu comme s'ils communiaient avec la nature, dans la plus pure tradition de la mythologie germanique héritée des peuples scandinaves. Lorsque la présence d'un arbre interrompt une rangée de croix, on ne touche jamais à l'arbre. On déplace simplement une croix en avant ou en arrière. Le cimetière de Lens - Sallaumines n'échappe pas à la règle.

Les cimetières militaires allemands du Pas-de-Calais :

Lens - Sallaumines, Billy-Montigny, Sailly-sur-la-Lys, Laventie, Billy-Berclau, Carvin, Meurchin, Pont-à-Vendin, Oignies, Courrières, Dourges, Achiet-le-Petit, Écourt-Saint-Quentin, Rumaucourt, Sapignies, Saint-Laurent Blangy, Villers-au-Flos et Neuville-Saint-Vaast qui a le plus grand cimetière militaire allemand de toute l'Europe de l'Est.

DER SCHÜTZENGRABEN

LA GAZETTE DES ALLEMANDS À BAPAUME



1. Jahrg.

2. November 1915.

Nr. 7.

Avant 1916, *Der Schützengraben* ne lésinait pas sur les annonces publicitaires : banque de change place Faidherbe, magasin de vêtements, dépôt de tabacs, librairie du XIV^e Corps, bains pour officiers à l'Hôtel de la Fleur, rue d'Arras à Bapaume, établissement thermal de Ligny-Thillois, théâtre d'Havrincourt, Kasino de Warlencourt, sans oublier le programme du Bali, « Bapaumer

Lichtspiele », cinéma bapalmois « boudé par les civils ».

« Il y eut aussi durant les premiers mois des annonces pour le marché de Bapaume : gibier, volailles, œufs, légumes... Annonce supprimée par manque de succès ? Je me demande qui aurait pu apporter du gibier au marché » notait Gaston Dégardin dans son ouvrage.

ELLE s'appelait évidemment *La tranchée*. Une gazette éditée à Bapaume, ville occupée par les Allemands dès la fin du mois d'août 1914. Dans son livre « La vie quotidienne de Bapaume dans la Première Guerre mondiale » - un outil exceptionnel pour les historiens ! -, Gaston Dégardin avait traduit et épluché les pages de *Der Schützengraben*, du premier numéro, le 22 août 1915, au dernier, daté du 7 juin 1917... Bapaume avait été libérée au printemps par les Australiens.

Dans son premier éditorial, le rédacteur en chef (sans doute le docteur Körber, médecin chef de l'hôpital selon G. Dégardin) explique que ce journal rédigé par les soldats du XIV^e Corps « en occupation » à Bapaume « doit servir de lien entre eux et avec les familles en Allemagne ». Il ajoute : « Tous sont invités à y participer par des articles historiques, scientifiques, humoristiques ; par des poèmes, des chants. » Au fil des numéros, les soldats journalistes publient des enquêtes sur les villages, châteaux, églises de la région - dynamités lors du repli allemand en 1917 - et bien sûr « quelques articles du général Von Stein encourageants pour ses troupes ». Quand l'atelier d'impression (25, rue d'Arras) est détruit en juillet 1916, *Der Schützengraben* semble se replier sur le château d'Havrincourt. Le 9 mai 1917, le docteur Schnabel, nouveau rédacteur en chef, salue le 50^e numéro. Et *La tranchée* cesse de paraître brusquement en juin 1917 : un seul article pour ce dernier numéro évoquant « des circonstances extérieures obligeant à arrêter, par suite de la dispersion des membres du Corps en d'autres endroits du front ». Gaston Dégardin avait remarqué en compulsant les traductions : « Les articles et poèmes ne sont pas faits pour dresser le soldat allemand contre le civil. Leurs auteurs ne vilipendent pas le Français, mais ne se font pas faute de malmenager les Anglais à chaque occasion ».

L'ARMÉE IMPÉRIALE ALLEMANDE ET SES SIX MILLIONS DE VICTIMES

Le 1^{er} janvier 2008 s'éteignait à l'âge de presque 108 ans dans une maison de retraite de Cologne, Erich Kästner, considéré comme le dernier vétéran allemand « connu » de la Première Guerre mondiale. Une disparition passée complètement inaperçue en Allemagne, pays qui peine à surmonter « la honte du génocide nazi », où les combattants de la Grande Guerre restent dans les oubliettes de l'histoire. Une génération perdue dont le souvenir est étouffé par les horreurs de la seconde guerre mondiale. Contrairement aux Britanniques, Français, Américains ou Australiens, les Allemands n'ont aucune liste « officielle » des soldats morts entre 1914 et 1918. Des milliers dans le Pas-de-Calais. Et le ministère de la Défense allemand se montrait incapable de fournir des renseignements sur Erich Kästner aux médias internationaux. Les mêmes médias qui trois semaines plus tard pouvaient évoquer en long en large et en tranchée la guerre de Louis de Cazenave,



Un hôpital allemand sous le feu anglais.

l'avant-dernier « Poilu » français, mort à 110 ans. Né à Leipzig-Schönefeld le 10 mars 1900, Kästner avait rejoint l'armée impériale allemande en juillet 1918, servant apparemment dans les Flandres. Il était présent quand le Kaiser passa des troupes en revue en novembre 1918. Après la guerre, Erich Kästner passa

possédait ses propres régiments. Des régiments qui incluaient des soldats issus des minorités : Polonais, Danois du Schleswig, Juifs, etc. Environ 60 000 Juifs d'Allemagne - ils avaient acquis des droits civils en 1871 - ont servi dans l'armée impériale durant la Grande Guerre.

un doctorat en droit. Incorporé dans la Luftwaffe durant la seconde guerre mondiale, il « revit » la France. Installé à Hanovre en 1945, il exerça la profession de juge.

2057 000 Allemands ont trouvé la mort durant la Grande Guerre, plus de quatre millions ont été blessés. En 1914, l'Empire allemand comptait vingt-cinq états fédéraux : les royaumes de Prusse, de Saxe, du Wurtemberg et de Bavière, six grands duchés, cinq duchés, sept principautés et trois cités libres hanséatiques. L'Alsace-Lorraine était aussi gouvernée comme un état impérial. Presque chaque état